

Michel Fardoulis-Lagrange

# Théorbes et bélières

Toute apparition devient le fruit des lieux inondés et l'alerte est donnée par des saisons parvenues à satiété. Les eaux contournent les écueils et se déversent dans des pratiques rituelles, raffermissent les principes.

On veille à ce que les fils des parentés ne se rompent pas avec la fortune du temps et des soleils dans le ciel nu. Dans un climat de marécages et de flore tiède, les dénouements n'apportent que lassitude pendant que le jour commence une incessante conquête de la disparité. Une telle durée résulte des antipodes, de la similitude avec l'extérieur et le désaisissement, et aussi des pulsions naturelles. Survient le repos sur des lignes infléchies, effet irréel et silencieux d'une courbure et de la diffusion des arrière-jours. Rien ne paraît certain non plus dans l'obscur clarté époncée par ses propriétés et satellites.

Des rescapés se balancent en ployant la branche d'arbre où ils se tiennent, participent à la transmutation des fins. Les inondations leur prêtent un miroir où ils observent l'universalité des rythmes et des compensations.

On peut dire que ce fut là le début : une existence dilatée où, devant la menace d'une noyade prochaine, les rescapés devraient déjà donner leur préférence aux instincts fabuleux; un rayon de lumière oblique sortant des nuages pourrait leur servir aussi de barre d'exercice; ils se sentaient d'ailleurs mûrs pour cette performance. L'adresse de leur corps basculant d'un côté à l'autre de la barre serait répartie avec justesse sur des régions idéalement séparées.

En dessous une tête souvent regagnait la surface des eaux, et ceux qui se trouvaient sur la branche d'arbre pesaient davantage sur celle-ci afin de pouvoir descendre et porter secours. Mais aussitôt la branche se redressait; ainsi leur exploit tenait plutôt du divertissement et non d'une conspiration semblable à celle des inondations, qui se refermerait sur toute chute et garderait le secret.

\*

La moindre parcelle d'espace était intégrée dans cette expectative engendrant des plans infinis.

Les cris émis par les rescapés rejoignaient leur écho percutant ayant déjà fui et qui, coupé de son timbre, finissait par devenir aphone. Quant aux noyés, leurs corps suivaient la tradition inhérente à des dispositions légales et harmonieuses. Un phénomène de stricte obédience envers la loi se produisait en effet. Les noyés occupaient un abri flottant suivi par le regard de ceux qui se balançaient sur la branche d'arbre, cumulant les faveurs, cherchant à gagner la dispense de pesanteur

qu'accordaient les airs aux êtres d'exception. Souvent d'ailleurs les ébats des rescapés et des noyés s'exprimaient en latitude et équivalence, et, sur le tard, la baisse de la lumière ralliait leur nostalgie à des carrières encore plus ineffables. Il était alors question d'événements réservés aux lendemains, de loisirs et d'aspirations à l'absolu. Certes se manifestait aussi un resserrement de leurs rangs dû à leur application aux circonstances de niveaux différents, mais en définitive il ne s'agissait que de l'élongation de leur image ou de leur agonie dans la latence des eaux. On glissait alors sur des zones récréatives. Les liens de parenté se relâchaient car tout sort était prémuni contre un changement qui pourrait le surprendre; les rescapés surtout avaient le don d'écriture pour enregistrer les faits et leur médiation.

Ceux qui tombaient de l'arbre, attirés immédiatement par les courants, embrassaient des modulations exogamiques. Mais peut-être une tentative de diversion intervenait-elle à cet instant précis et appartenaient-ils tous en réalité à une lignée issue de l'endogamie du temps. Les lendemains se groupaient sous le même faisceau pour acquérir leur couleur au sein du siècle.

Les corps tombés de l'arbre se livraient à des transports et des tourbillons où les oiseaux, entraînés aussi à coups de vent, recouvraient de leurs ailes une grande partie de cette territorialité, l'aplanissaient. Et d'autres occasions encore atténuaient de plus en plus le souci d'échapper à une telle aventure, de ne pas se laisser noyer par exemple, de léguer corps et âme au déploiement des eaux.

L'arbre jurait au milieu de celles-ci, sa forme grotesque se mêlait à la turbulence des enfants joueurs; à la longue il sera submergé. Quelque chose pourtant monte l'échelle des apparences, triomphe des obstacles pour instituer un climat unique. Et les rescapés, devant leur chute imminente et selon leur grade, ou bien les noyés par privilège, occupent des postes clés, impliqués tous ensemble dans des conjurations et la collection des gestes. L'obstruction échoue sur un fond de dégagements horizontaux; on adhère toujours au programme de la journée où d'avance satisfaction est donnée à tout.

\*

La branche d'arbre s'inclinait souvent au point d'effleurer la surface des eaux; et cela procurait de la marge à ce jour, « qui perd gagne », du fait que le degré d'inclinaison associait aussitôt à la branche une force de propulsion plus grande. Mais ce n'était pas au moment où l'on frôlait presque le courant que s'aggravait le sort des rescapés, car, ébahis par leur image générique vue de près dont la boursouffure des reflets transgressait les traits, ils négligeaient de prendre leurs précautions lorsque la branche s'élançait de nouveau vers le ciel pour les désarçonner. Et il fallait du temps de nouveau pour que les survivants s'accoutument aux splendeurs d'une expectative, se situent par rapport aux abondances qu'épousait la crue des eaux.

Pourtant chez ceux qui se noyaient intervenait un dépassement prématuré de ces cautionnements; le redressement de la branche avait une autre portée, on eût dit qu'elle fendait par son mouvement les eaux où l'on séjournerait néanmoins

sans qu'il y ait la moindre dénivellation entre une existence et l'élément qui l'emporte. De cela découlait également la prêtrise des noyés, continuant à se confondre avec les échanges inopérants des translations. Alors qu'en haut se cristallisait l'inflexibilité du regard des rescapés, en bas subsistaient la durée des sujets noyés, l'accouplement des familles, formant des fresques, en transparence d'abord, puis s'enfonçant par étapes, s'éloignant d'une manière fortunée de ce qui n'était que leur parousie éphémère. Mais les uns dans les remous, les autres dans les airs, faisaient face ensemble au siècle qui présumait de leur repli en lui.

En fermant les yeux, on ne s'arrachait pas non plus de l'attraction des pôles désarticulés.

Une pâleur parfois sous-jacente accompagnait le jour, rendait les images floues, et l'on éprouvait un certain tangage au sein des zones de lenteur en guise de prémonition, d'assujettissement aux larges solutions imposées; à partir de là, on ne pouvait rien distinguer de particulier; on appréhendait seulement la saturation des inondations par leur propre gonflement, affectant les occasions vides aussi, les engourdissements, pour répondre davantage à la quiétude des noyés que repérait un esprit planant sur les eaux, les repoussant dans des anfractuosités promises à cette coutume.

Sous un éclaircissement laiteux, retardé dans l'arrière-fond de la pâleur du jour, les élongations ruinaient les emprises locales et les effets faisaient ressortir les époques en instance, charriées par des translations en régénérant d'autres et recouvrant à leur tour ce qui était en passe de se former de nouveau mais déjà accompli. Au souci des noyés s'ajoutaient désormais un vain épanouissement des submersions et l'ivresse des sens parce que les repaires mêmes se convertissaient en lieux de séjour dissipé. Cependant ils étaient perceptibles à travers l'épaississement des eaux, virant à une légère couleur grise et, prenant corps en tant que rythme natatoire persistant.

Ainsi on jonglait avec les superstitions, et les victimes suivaient un itinéraire parmi les durées éphémères tandis qu'elles étaient en réalité amenées à des disponibilités et des mesures par-delà le temps.

Ce paysage avait été créé pour le rassemblement des épiphanies et sa vertu mobile tranchait à la fois sur les cascades et sur les tourbillons; il n'y avait pas de changement d'heures; elles s'amassaient plutôt au seuil de leur passé qu'elles grossissaient comme si elles s'accrochaient au bord d'une nuée. Une magie relevait du même calendrier, du mirage de ce paysage glissant sur des couches d'eau, insaisissable, et dont les témoins qui l'observaient, hissés sur une branche d'arbre, se ralliaient aussitôt à lui.

Alors que signifiait une telle acuité d'attention? Rescapés et noyés consolidaient leur chaîne en la tirant de chaque côté, se communiquant leur jeu impersonnel. Tout mouvement des victimes était soulevé par des vagues et ajusté à d'autres, allant vers l'infini. Quant aux rescapés, leur cri arrivait jusqu'aux cascades qui l'amplifiaient mais le privaient de l'écran où il s'inscrirait. Sous le poids des jours identiques, les motivations contraires disparaissaient; défilaient alors des vestiges mnémiques ayant comme stimulant paralysant les reflets scintillants des eaux. Et l'avenir n'avait pas la faculté de se diviser, avec l'afflux de ces générations mêlées, les unes maintenant les autres, défaisant le nombre ordinal, attirées par le tropisme des crues; nombre mué en cardinal par la suite, au hasard. Il n'était pas

exclu que les véritables assises figurent seulement à fleur d'eau et qu'à l'aide de scintillements elles ne servent qu'à des dignitaires. Dans le vif des cérémonies, les interdits semblaient levés et, de concert, rescapés et noyés s'abandonnaient à leur conjonction qui leur procurait une satisfaction lascive, après qu'ils eussent appartenu à leur famille matinale et fastueuse.

Le temps paraissait plus long que son emploi; l'absence d'angle entraînait l'inaction, ce qui prévalait comme péripétie prenait de la distance.

Exposés de surcroît à la violence des vents, ils anticipaient les règles de leur jeu corporatif, tantôt victimes des inondations, tantôt rescapés, mais ayant toujours le regard posé sur des conjonctures étales.

\*

En lançant des pierres, on aurait pu croire qu'au point le plus haut de leur trajectoire, le sommet du jour serait atteint. On assisterait ainsi à un chassé-croisé de pierres couronnant les lieux comme un feu d'artifice. C'est que dans la zone d'oubli où le paysage poussait ses racines, les périodes s'articulaient sur les corps des noyés naviguant et sujets d'extase. En l'occurrence l'intelligence s'immisçait dans l'observation ordinaire des faits, contrairement à l'esprit des eaux qui ne cessait d'employer les conjonctions absolues d'un langage, des homonymies sans la moindre rupture.

Les noyés d'ailleurs ne faisaient qu'approuver un silence extensible où seule une parole pleine pourrait se poser et se changer en oraison. Mais on ne situait nulle part le centre de ces créations, de leur longitude où se trouvait rassemblé le chaos. L'écoute épouserait d'avance ce qui allait se dire à partir du souffle affranchi des noyés, enrobé par l'ampleur du jour. Des retardements s'esquissaient de-ci de-là à la surface des contrées inondées, à l'occasion d'une présence qui pourrait surgir et qui laisserait à des ondes alors mesurées, patientes, le soin de déduire son caractère. Des retardements, à vrai dire, menacés, prêts à céder à des mélanges hétéroclites et que des courants dissimulés parvenaient à rétablir de nouveau. Au point que le paysage projeté dans le ciel par réfraction formait des convergences majeures auxquelles obéissaient les corps des noyés, s'amassant à l'horizon, prolongeant leur migration afin de gérer des solutions plus lointaines.

Une haute instance pourrait s'accommoder de sa pureté, de sa limpidité et de son évolution en néant; par force d'aimantation aussi, d'une optique des faits illimités, où des simulacres entraînent en scène, des nuages en mouvement frondeur dans les vastes zones boréales donnant une tournure profane à leur sacré.

Le destin des rescapés demeurerait suspendu, même lorsque le balancement de la branche d'arbre où ils s'étaient hissés atteignait le niveau le plus bas; alors la matrice des retardements de-ci de-là dévoilait leur propre image en conception, mais le décalage qu'ils redoutaient les tenait encore à une distance, si infime soit-elle, de l'eau, de leur plongée définitive dans l'absolu.

\*

Une fois les inondations disparues, le paysage garda longtemps son aspect désolé. Dans le souvenir qui se creusait, une phase stratifiée recouvrait des traits plus anciens. La décrue avait gagné du terrain par étapes, en s'attardant dans les excavations où gisaient des débris de toutes sortes. La voix muait dans la fosse, se coupait des onomatopées graves des noyés. Mais on avait tendance encore à se reposer au sein d'une raison globale.

On remarque de timides floraisons sur le sol, dues à la tiédeur de l'air, et devant un univers brut la nostalgie prend la teinte de l'aurore; une nouvelle journée va se dérouler, rougeoyante, subtile. D'autres théories de signes annonceront le transfert des pouvoirs; non sans quelque recul d'ailleurs, car cela serait du ressort du passé devenant petit à petit transparent grâce à des plans prismatiques de la lumière solaire, auxquels la nappe des inondations empruntait ses périodicités séculaires. Ainsi le passé enténébré est filtré par des réverbérations de plus en plus soutenues, continuant à orchestrer les corps des noyés comme des spectres éphémères.

Les débris mis à découvert sur le terrain semblent être en même temps les chutes des corrélations précédentes qui avaient abrogé les frontières. Mais la mémoire se tourne parfois de leur côté, quand les réverbérations s'atténuent, et relève le démembrement des noyés parmi les champs offerts.

Toute médiation finit par avoir double aspect : d'une part elle autorise la marche sur les eaux et témoigne en faveur d'augures incorruptibles, de l'autre, elle ne parvient pas à écarter une résistance qui s'oppose à la mémoire pure, l'encombrement des restes, non moins indistincts et concernés par leur cause.

Au-delà commence certes à s'élaborer la transition perpétuelle et sans conflit des choses élargissant la marche qui leur est assignée. Souvent on a recours de nouveau aux flottaisons révolues de ces éclaireurs que furent les victimes des inondations afin d'observer leur compétence en dérive pour échapper à un éventuel esprit d'arbitrage.

Et du fond des excavations provoquées par les eaux on suivrait peut-être d'une façon plus tendue ces accomplissements, de l'exiguïté d'une fosse et la durée d'une vassalité, car on nourrirait aussi le souci de se rapprocher davantage de ce qui se dissimulait de plus retiré et s'insinuait en hypostase tellurienne chez des êtres en décomposition.